

1<sup>er</sup> janvier 1944 - Montcaret

Mais *le Temps de la Sottise*<sup>1</sup> est-il vraiment fini pour moi ?

Je reprends ce cahier après six semaines d'interruption. Ce sont les premières lignes d'homme libre que je trace. Depuis le 22 novembre 1943 j'ai été livré à tant de pérégrinations que c'est seulement aujourd'hui que je reprends un peu conscience de ce qui m'est arrivé, de cette chose énorme qui m'est tombée dessus ! Toutefois, il y a bien une chose qui n'est pas changée, c'est que je suis toujours dans *le Temps de la Sottise*. Les conditions ont pu, pour moi, se métamorphoser. Le fond du problème est resté le même. De tout ce que j'ai vu, déjà, autour de moi, je peux en retirer que le petit univers auquel les barbelés m'avaient intégré était bien un microcosme. Ici, parmi les vivants, je n'ai fait que retrouver, avec une intensité et une âpreté, accrues par les circonstances, le climat qui

---

1. C'est le titre que Raymond Guérin a donné à son journal de captivité dont le présent texte constitue la dernière partie, celle du retour à la liberté. L'ensemble du manuscrit du *Temps de la Sottise* compte un bon millier de pages, il en tirera la matière des *Poulpes*.

m'indisposait et m'indignait tellement pendant ma réclusion. Que je sois passé d'un pays barbare à un pays civilisé, certes ! cela ne fait aucun doute. Cela, je l'ai senti, dès la première heure, à des milliers de signes. Mais dirai-je que j'ai été tout de même choqué de constater à quel point les choses du ventre conservaient de leur importance chez les vivants ? De tant de choses dont je me suis déjà aperçu que j'étais privé matériellement dès que je suis sorti de ma prison, je sais que je peux admirablement me passer. Autour de moi, on se désole, on s'inquiète. Tous ces gens — après quatre ans ! — ne se sont pas encore montrés capables de transcender les petites contrariétés du ravitaillement difficile. Sans doute, sans aucun doute, nous vivons dans des Niagara de Sottise par le seul fait que nous nous trouvons frustrés de la plupart de ces biens, de ces nourritures, de ces mille choses dont la Terre regorge cependant. Moi aussi je sais — et je l'ai dit — que c'est le comble de la sottise que de vivre ainsi, que de jouer cette comédie des privations dont personne n'est dupe, je voudrais l'espérer. Mais enfin j'aimerais qu'on soit un peu moins esclave de ses viscères et enfin un peu moins laid dans l'exercice du quotidien. Que Diable ! ces gens ne savent pas ce que c'est que la liberté. Ou ils l'ont oublié et alors je souhaite qu'ils aillent faire un séjour là d'où je viens. Pour ma part, ce matin, profitant de cette clarté écrite du

soleil, je me suis promené dans la paix et dans la solitude silencieuse d'une petite route de cette campagne périgourdine qui respire la civilisation. J'étais libre, enfin! Je portais mon regard à ma guise sur des horizons variés et exquis. Je savais que je n'étais pas suivi, surveillé, gardé. Je pouvais m'arrêter, musé, repartir, changer de direction, parler ou ne pas parler aux gens que je rencontrais. Je ne dépendais que de moi-même, que de mon bon plaisir. J'étais disponible, conscient, inentamé. Eh bien! en ces instants, que m'importait vraiment le menu qui m'attendait? Ce que j'allais manger, vraiment, ne comptait guère dans mes pensées. J'étais tout au plaisir de vivre, d'être vivant, de sentir mon sang battre. Et bien que ma marche fût lente, il y avait dans mes membres, dans ma démarche même, une allégresse intrépide qui m'assurait que j'étais, que j'étais redevenu un homme heureux. Quelle luminosité dans l'air! Il y avait quatre ans que je n'avais pas vu cela: le soleil du midi. Même en ce décembre, il éclatait dans le ciel avec une telle franchise que je comprenais pourquoi je l'ai toujours adoré.

Que sera-ce le jour où je reverrai la Mer? C'est en effet seulement depuis que j'ai retrouvé cette quiétude à laquelle j'aspirais tant que ma sensibilité s'est un peu animée. Pendant toutes ces dernières semaines, je me suis bien cru détruit. Je ne sentais rien. Je n'étais

plus capable d'émotion. Tout ce qui passait devant mes yeux — et qui aurait dû justement me frapper — me laissait indifférent. En vain j'attendais le choc. Il me semblait que je vivais un rêve sot, sans présence, je veux dire: sans que je m'y sente engagé. Rien, rien! Je ne sentais rien. Je n'ai rien senti au moment du départ du Camp. Rien senti la dernière nuit. Rien senti au cours du dernier repas ou du dernier appel. Rien senti durant les dernières effusions, durant les dernières fouilles. Rien senti en franchissant la porte des barbelés, rien senti non plus en voyant disparaître derrière moi — je me suis plusieurs fois retourné cependant — le décor pustuleux des baraques inhumaines et des miradors. Rien senti en traversant, pour la dernière fois je l'espère, les rues frileuses et grises de cette ville du pays de Barbarie, rien senti dans le train qui m'emportait vers la liberté et les pays où vivent les Hommes Libres, rien senti au moment où les roues de mon wagon ont quitté ce sol abject des Barbares. Mais je n'ai rien senti non plus quand ces mêmes roues ont roulé sur un sol qui m'attendait. Rien senti quand mes yeux, au passage des premières bourgades, ont pu lire des mots aussi émouvants que: Café de l'Univers, Hôtel de France, Prenez un Byrrh, A la Belle Jardinière, Urinoirs: Dames-Messieurs, Ici on ferre à toute heure. Rien senti quand, sur un quai de gare, j'ai entendu, pour la première fois, parler

français par des gens qui allaient et venaient librement car, dans nos wagons à bestiaux nous étions encore sous bonne escorte comme des pestiférés ou des criminels. Rien senti quand j'ai aperçu la première femme, la première jeune fille de mon pays. Rien senti quand elles m'ont adressé la parole. Rien senti quand j'ai enfin été vraiment libre. Rien senti dans le train qui m'emportait librement, cette fois, vers Paris. Rien senti à mon arrivée à la gare du Nord. Oui, rien senti en débarquant dans ce Paris natal où je n'arrivais jamais autrefois sans avoir le cœur délicieusement serré. Et même, ensuite, tout ce qui m'arriva, il me sembla réellement que c'était naturel et si naturel que je pouvais croire que je n'avais pas cessé un seul instant depuis quatre ans de participer à cette vie. Tout ce à quoi j'étais mêlé, n'était-ce pas autant d'événements sensationnels? Il y avait quatre ans que je n'avais pénétré dans un hôtel et j'y pénétrais, quatre ans que je ne m'étais pas trouvé seul dans une chambre et je m'y trouvais, quatre ans que je n'avais pas dormi dans un vrai lit avec de vrais draps et un vrai traversin et j'allais y dormir, quatre ans que je n'avais pas joui du plaisir de lire à la lumière d'une ampoule électrique qu'on peut animer avec une poire et j'en jouissais, quatre ans qu'on ne m'avait pas servi mon petit-déjeuner au lit et on me le servait, quatre ans qu'on ne m'avait pas ciré mes souliers et on me les

cirait, qu'on ne m'avait pas fait mon lit et on me le faisait, quatre ans que je n'avais pas su les agréments du chauffage central, de la toilette à l'eau chaude et je les savais, quatre ans qu'on n'avait pas été poli avec moi et on l'était, quatre ans que je n'avais pas respiré la bonne odeur d'un salon de coiffure et je la respirais me laissant tripoter délicatement le visage par les mains de celui qui me rasait, m'amusant de ces petits riens agréables que sont la serviette chaude, l'eau Gorlier et la poudre. C'était exactement comme si j'avais vécu les épisodes d'un rêve ou plutôt comme si mon *moi* véritable était resté dans la léproserie des barbelés mais qu'il se fût dédoublé et que ce fût ce double qui participât à tous ces épisodes stupéfiants. C'était sans doute pourquoi il n'y avait aucune place pour mon émotion. Je ne pouvais matériellement pas être ému. Instinctivement, c'étaient les vieux réflexes qui jouaient. Pour tout ce que j'accomplissais ou avais décidé d'accomplir ce n'était pas le reclus qui était mis en cause, c'était l'autre, l'homme d'avant la réclusion qui se superposait et s'identifiait à celui qui devait agir. Ainsi, c'est avec mes narines d'autrefois que j'ai capté les premières odeurs du Paris matinal, que je me suis grisé de l'odeur chaude et suffocante du Métro. C'est avec mes vieux gestes d'autrefois que j'ai acheté un carnet de tickets, que j'ai cherché ma direction, que j'ai dévalé les escaliers ou parcouru les couloirs en

y lisant distraitemment — vieilles connaissances ! — ces réclames obsédantes des Théâtres et des Concerts qui s'y étalent entre deux étendues de carrelage. Le Métro ! Mais c'était hier que j'avais entendu le sifflement de ses portes, l'ébranlement de ses roues après l'aigreur du coup de corne. Non ! je n'étais pas le moins du monde dépaysé. Je retrouvais exactement les parisiens et les parisiennes d'autrefois avec leur sens de la tenue et leur courtoisie indéfectible. Si quelque chose me surprenait — une seule ! et c'était aussi la seule à laquelle j'aurais dû être habitué sortant d'où je sortais — c'était de voir mêlés à cette gentille et noble foule, les uniformes vert-de-grisés de ceux du pays de Barbarie. Oui, voilà ce qui me paraissait insolite. Il n'y avait que cela qui n'était plus dans l'ordre, qui n'était plus accordé à mon souvenir.

Et quand je dus demander mon chemin à un agent, quand je dus déambuler seul, boulevard Raspail, rue du Bac, quand je dus sonner chez Jean Paulhan rue des Arènes ou pénétrer à la N.R.F. où Gaston Gallimard m'attendait, quand je revis la Seine, quand je traversai le Pont-Neuf, quand je longuai le Louvre, quand je passai devant les Tuileries, quand je me trouvai rue de Rivoli, avenue de l'Opéra ou Place du Théâtre Français, non je ne fus pas décontenancé. Il n'y avait que ces affreux costumes verts qui ne me paraissaient pas à leur place. Et, finalement, c'étaient eux qui m'apportaient

le malaise d'un certain dépaysement. Ce que ni la perspective des Champs-Élysées ou du Cours la Reine, ni la vue de l'Île Saint Louis ou de l'Arc de Triomphe n'avaient pu provoquer, c'est-à-dire ce choc ou cette série de chocs auxquels je m'étais tellement attendu, c'était cette présence insolite du Barbare dans le plus bel endroit du monde qui m'assurait de l'irréalité de mon voyage.

En face des êtres que j'allais et qui allaient me retrouver, mes sentiments ne furent pas moins confus. Je ne réalisais pas le moins du monde que c'était moi qui pouvais leur apparaître comme un revenant, comme quelqu'un qui surgit de l'autre monde — et c'était bien pourtant l'impression que je dus causer dès le premier jour à Germaine et Jean Paulhan, puis à Clara Malraux, puis encore aux Gallimard ou à Jeannine et à Dominique Arland<sup>2</sup> — non je ne réalisais pas cela mais au contraire que c'était moi qui venais hanter des lieux et des êtres chers et que c'étaient eux qui me paraissaient émouvants, vénérables, respectables, irréels...

J'avais demandé le chemin de la rue des Arènes à un agent. Miracle de Paris ! Cet agent ne s'étonnait pas de ma tenue. A cause du froid, j'avais laissé dans mon sac le complet civil — véritable pelure d'oignon —

---

2. Il s'agit de la femme et de la fille de l'écrivain Marcel Arland.

qui m'avait été remis au Centre de Libération de Compiègne et j'avais gardé sur moi ma vieille tenue militaire pourrie par la crasse et les désinfections à la vapeur. Je remédiais ainsi à la stupidité des Pouvoirs qui, en plein Décembre, nous retiraient nos manteaux ou nos capotes et nous dotaient d'un petit complet léger pour bains de mer. Du reste, partout où j'allai ensuite dans Paris, ma vieille tenue passa inaperçue. Il n'y a qu'à Paris qu'on peut se permettre toutes les fantaisies vestimentaires tant il est vrai que les gens y ont mieux à faire qu'à détailler autrui. Vraiment, ici, l'habit ne fait pas le moine. Et rien n'est plus sensible à quelqu'un comme moi qui se désire anonyme.

J'avoue que je n'imaginai pas cette demeure de Paulhan. A vrai dire — et je ne sais si je dois ou non m'en étonner — je ne m'étais jamais posé la question de savoir dans quel endroit un être comme Paulhan pouvait loger. Du moins je m'étais toujours fait à l'idée d'un Paulhan très pauvre. Le petit hôtel particulier qu'il occupe et la façon dont il est meublé, tout cela peut maintenant m'inspirer une idée contraire sans pour cela me pousser à conclure de sa richesse. Mais là n'est pas l'intéressant. Pour moi, qui sortais directement de ma léproserie, c'était tout de même assez drôle, après quatre ans, que de réapprendre d'un coup à me faire annoncer par une bonne. Heureusement, la

brave femme, à peine eût-elle entendu mon nom, s'exclama. Elle savait qui j'étais. « Ah ! Monsieur, nous avons reçu votre carte. Nous vous attendions. Entrez donc ! » Cela facilitait bien les choses. Mais j'avais de nouvelles difficultés à affronter. Marcher sur des parquets cirés, fouler à mes pieds des tapis épais, entrer dans des pièces où l'œil était charmé par de vieux meubles d'un goût parfait, des tapisseries, des tentures aux tons effacés, des tableaux de Chirico ou de Matisse, de Marie Laurencin ou de Rouault, de Picasso ou de Masson, de Fautrier ou de Lhote, de Braque ou de Michaux et de Klee. Pour mes yeux — depuis quatre années soumis à des visions pustuleuses — n'était-ce pas aussi le miracle ? Mais je fus encore sauvé. A peine avais-je entrouvert la porte du bureau-salon de Jean Paulhan que celui-ci se levait, avançait rapidement à ma rencontre enveloppé d'une lourde robe de chambre de bure vieux rouge — le rouge des poètes — me prenait dans ses bras, m'étreignait, me baisait sur les deux joues avec une simplicité, une affection, une émotion, un sens de l'humain auxquels il ne m'avait pas habitué. Quel homme étrange que Paulhan ! Faudra-t-il qu'il me déconcerte encore dans les gestes les mieux prévus ? Je savais, par tout ce qu'il avait déjà fait pour moi, merveilleusement, quelle sensibilité se cachait sous certaines de ses apparences d'esthète. Mais de là à le voir me porter cet intérêt

amical fait de la plus exquise qualité, n'était-ce pas stupéfiant? Tout cela ne faisait qu'accentuer le sentiment de l'irréalité de mon voyage. J'en étais réduit à accepter le fait accompli, à m'abandonner sans résistance à ce fabuleux. Nous nous assimes l'un près de l'autre. Il m'offrit les cigarettes que j'allais lui offrir, malgré ses distractions toujours plus prompt, déboucha une vieille bouteille de vin cuit. Puis nous causâmes. Oh! prestige de l'intelligence et de l'âge! Tant de questions que j'avais à lui poser, tant de curiosités le visant que j'avais à assouvir! Ce n'était pas de me raconter que j'avais envie. L'intéressant c'était tout ce qu'il avait ou n'avait pas fait depuis quatre ans et que je brûlais de savoir, c'était tout ce qui m'avait intrigué dans sa personne depuis que je le connaissais et que j'avais eu le loisir d'y réfléchir. Mais ne domine pas qui veut l'entretien. De cadet à aîné, d'ignorant à maître les questions ne se posent pas si facilement. On craint d'être indiscret, de forcer les barrières de l'intimité. On redoute de ne mériter pas des confidences qui sont pour les amis de toujours. On souffre alors d'imaginer que ce maître, que cet aîné peut prendre cette discrétion pour de l'indifférence, cette timidité pour de l'égoïsme. Il faut parler de soi quand on se sent tellement inintéressant, occuper toute la scène quand on se voudrait seulement auditeur. Il faut, coûte que coûte, subir l'examen et

c'est toujours terriblement impressionnant devant un tel juge.

L'arrivée d'une visite me permit de déplacer un moment l'attention implacable de Jean Paulhan. C'était Clara M[alraux] de passage à Paris. Germaine Paulhan se montra à son tour. Je pus enfin regarder autour de moi. Jean Paulhan me parut vieilli, moins étincelant. Était-ce dû au désordre de ses beaux cheveux grisonnants? A l'austérité de sa robe de chambre? Pourtant, ce qui me frappait, maintenant, c'était ce qu'il y avait d'humain dans son sourire, dans son regard, et que je n'y avais jamais vu. Je trouvai au contraire Germaine Paulhan très amaigrie, la figure si pleine et si douce d'autrefois, jaunie, émaciée, marquée par des épreuves — morales et physiques — qu'il n'était pas malaisé de deviner. Mais sous son air dolent, lymphatique, je pus discerner cette même chaleur affectueuse et maternelle qui m'avait toujours été d'un si grand secours quand je m'aventurais, avant la guerre, dans le bureau de la N.R.F. où Jean Paulhan présidait de si impressionnants concerts d'intelligences.

Je ne connaissais pas Clara M[alraux] Je l'écoutai. Elle me parut exaltée, tourmentée, inquiète jusqu'à jouir, jusqu'à se repaître de son inquiétude. Mais il y avait tant d'intelligence dans ses propos, mais je la sentais tellement accordée à mes idées, quant à la Sottise,

que je lui donnai aussitôt ma sympathie. Sur la cheminée, je remarquai une réduction du buste de Paul Éluard tel qu'il a été exécuté par Mouche<sup>3</sup>, sa femme. Mais ce qui attirait le plus mon regard c'était le bureau de Jean Paulhan. Placé dans un angle de la pièce, il était conçu de telle sorte que les casiers ou tiroirs qui le dominaient s'étagaient sur trois côtés, formant une sorte de tête de trapèze. Partout des livres, des manuscrits, des papiers. Une sorte de fouillis créateur et excitant parmi lequel je distinguais les fameuses petites notes de Paulhan, rédigées de son écriture incomparable sur des feuillets fragiles. Je ne sais quelle émotion secrète me saisit à la vue de ce bureau et à l'idée que c'était là que s'élaborait l'œuvre de celui que j'appelle *le Juge*. Il y avait quelque chose de drôle dans le fait que cette contemplation m'était offerte au sortir même de mes quatre années de réclusion. J'aurais pu croire qu'une certaine divinité m'accordait ce privilège à titre de récompense ou de dédommagement, ou encore parce qu'elle estimait que ces quatre années misérables m'en avaient rendu digne. Mais je n'en demeurai pas moins dans le respect de ce qu'il m'était donné de regarder, dans un respect certes! que je n'ai jamais eu à l'intérieur des plus imposants sanctuaires officiels.

---

3. La femme de Paul Éluard ne s'appelait pas *Mouche* mais *Nusch*.

Au cours de la conversation, je pus m'instruire. Tout ce que j'entendais me servait à parfaire mon initiation de ce monde nouveau dans lequel j'étais plongé depuis la veille. Là-bas, dans les barbelés, nous avions beau être bien renseignés et sur beaucoup de points, nous n'avions aucune idée de certaines activités et de l'intensité avec laquelle certains êtres — parmi les plus inattendus — s'y consacrent. J'appris ainsi le rôle courageux, important joué par J[ean] P[aulhan]. Et ce que j'admire le plus peut-être, ce ne fut pas tant le cran dont faisait preuve ce dernier que l'élégance, que la désinvolture, que la simplicité qu'il mettait dans tout cela, aussi gratuit — dans des choses qui le sont si peu et qui sont au contraire si dangereuses — qu'il pouvait l'être autrefois dans son bureau de la Revue pour parler de l'esthétique de Michaux ou du langage chez Joyce. G[ermaine] P[aulhan] à ses côtés, plus douce mais aussi plus volontaire et plus convaincue que jamais, semblait ne pas sentir le contraste qu'offrait son attitude vis-à-vis de l'existence et du cadre bourgeois que j'avais sous les yeux. Je veux dire que ni l'un ni l'autre — lui dans sa chaude robe de chambre; elle si immatérielle, si désincarnée — au milieu de ces vieux meubles de prix, si bien cirés, de ces toiles précieuses, de tout cet intérieur respirant le confort, le raffinement, l'aisance et le goût, ne semblaient faits pour jouer ce jeu

clandestin et périlleux auquel ils m'initiaient sans plus de façons que s'ils m'avaient raconté par exemple qu'ils s'étaient mis à collectionner des timbres rares.

Hélas! je ne pus ce jour là parler à Jean Paulhan comme il y avait quatre ans que je le souhaitais. Clara M[alraux] ne cessait de me poser des questions ou de raconter quels tourments l'avaient précipitée à Paris en quête du Professeur Mondor<sup>4</sup> dont elle désirait solliciter un avis favorable concernant une opération prévue pour sa fille Florence, infirme, opération dont elle attendait la guérison et qu'à sa consternation, maintenant, Mondor déconseillait. Pris à ce jeu, je me permis de lui dire qu'elle devait passer outre. Mondor pouvait avoir ses marottes professionnelles. Rien n'assurait — malgré son prestige — qu'il eût raison, contre l'autre chirurgien qui était partisan d'opérer et sûr de la réussite. Mais je vis bien vite que c'était justement ce veto que Clara M[alraux] était venue chercher à Paris, veto qui, enfin, allait lui permettre de se tourmenter à nouveau. Du reste, elle n'était pas prise de court. Comme j'achevais de dissiper ses scrupules, d'écarter le verdict de Mondor, de préconiser l'opinion de l'autre chirurgien, Clara M[alraux] se réfugia derrière une nouvelle impossibilité. Cette

---

4. Henri Mondor, chirurgien mais aussi homme de lettres, spécialiste de l'œuvre de Mallarmé.

opération était impossible de toute manière. Il lui eut fallu 30 000 francs. Elle ne les avait pas. Et, soi-disant, André M[alraux], le père et le mari, refusait de les donner. C'était évidemment là se heurter à un mur. Mais jugez de l'instabilité mentale et imaginative de cette pauvre femme! L'instant d'après — comme si un mystérieux revirement s'était fait dans sa pensée — elle se mit, en riant, à nous dire que dans le fond ce serait délicieux si elle pouvait tout de même se décider à faire opérer sa fille, car elle en profiterait pour se faire opérer le visage — chirurgie esthétique — et qu'ainsi elle pourrait être dans la même chambre que Florence, sa fille, chacune dans leur petit lit blanc d'opérées, ayant autour d'elles leurs amis qui seraient venus les bras chargés de fleurs. Paulhan qui la connaît mieux que moi, de même que Germaine Paulhan, ne s'étaient pas mis en peine. Cela semblait vraiment leur entrer par une oreille et leur sortir par l'autre, courtois comme toujours, mais distraits et sans doute à cent lieues mentalement, de ce qu'ils entendaient, au contraire de moi qui avais été trop crédule, trop bon public comme il m'arrive chaque fois que je n'ai pas l'esprit prévenu.

Jean Paulhan me demanda si j'avais vu Gaston Gallimard. Quand l'aurais-je vu, arrivé que j'étais de la veille au soir? Je devrais être habitué à ces absences, fréquentes chez lui. Je ne m'en formalisai

pas. Il voulait que j'aïlle aussitôt à la N.R.F. Je pouvais y être avant midi. Tout le monde là-bas m'attendait, Gaston Gallimard en tête. Pour le déjeuner, Clara M[alraux] m'invita à le prendre avec elle. Elle avait rendez-vous à la Régence à 1 heure avec Jeannine Arland et sa fille Dominique, amie de sa propre fille Florence. J'étais charmé de revoir Madame Arland. Je promis d'y être. Chez Gallimard j'arrivai bien entendu après midi. Il n'y avait plus personne. J'y fis quand même connaissance avec mon éditeur. Ce n'était pas trop tôt! Depuis 1935 que j'appartenais à la maison, je n'avais pas encore été présenté à Gaston Gallimard. Il est vrai que je ne l'avais pas cherché. On jugera par là si j'étais un de ces hommes de lettres acharnés à faire carrière et à s'y pousser. L'homme fut aimable, familier, paternel, de bon ton. Un visage assez important mais sympathique. De beaux cheveux blancs, ou tirant sur le blanc. Le teint coloré. Le linge, le vêtement impeccables de quelqu'un qui se tient. Et, dans ses façons, mille riens qui sentent le riche bourgeois pour lequel les questions d'argent comptent si peu qu'il ne doit même pas avoir idée — le plus sincèrement du monde — qu'elles puissent compter pour d'autres. Il me questionna. On n'épuise pas quatre ans de captivité en quelques phrases. Je lui donnais cependant, succinctement, une opinion d'ensemble. Moi aussi,

j'avais mille choses à lui dire. Mais cela ne semblait pas le moment. Et je remis à plus tard. Sur ma demande, avide que j'étais — je ne sais pourquoi à la réflexion — de reprendre contact avec la vie parisienne — et sans me douter à quel point j'allais être déçu — il me rédigea de fort chaleureuses cartes à présenter le soir même et le lendemain soir à deux directeurs de théâtres où l'on m'avait dit que je trouverais un bon spectacle. Je voulais aussi voir le *Soulier de satin*<sup>5</sup>. Mais il était trop tard. Il s'en occuperait dès le lundi matin. Déjà je me sentais emporté dans un tourbillon auquel je n'étais plus habitué depuis quatre ans. Tous ces gens qu'on me présentait! Toutes ces effusions, toutes ces amabilités, toutes ces facilités! Comment aurais-je pu croire à la réalité de tout cela? Comment n'aurais-je pas admis la version « conte de fées » qui s'imposait à moi? Comment enfin n'aurais-je pas été sensible à cet autre côté du Temps de la Sottise qui commençait à se découvrir à moi? Des gens bien habillés, une existence qui, en somme, avait conservé tous ses rites d'autrefois, les mêmes piétons dans les rues, les mêmes consommateurs dans les cafés, les mêmes vitrines de magasins, les mêmes spectacles et, à condition d'avoir de l'argent, les mêmes

---

5. Pièce de Paul Claudel publiée en 1929, mais représentée pour la première fois en 1943.